

Parole donnée

Michèle Lalonde

Volume 9, numéro 6 (54), novembre–décembre 1967

De l'érotisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60569ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lalonde, M. (1967). Parole donnée. *Liberté*, 9(6), 45–49.

parole donnée

Au sens le plus authentiquement humain, on peut définir l'érotisme comme l'expression heureuse de soi à travers la sensibilité d'autrui et, essentiellement, comme un moment privilégié de la communication entre deux êtres qui se répondent selon la dialectique du désir.

Tout érotisme qui se satisfait de puiser son inspiration au seul plan de l'instinct risque de se solder par une expérience humaine très imparfaite qui réussit sans nul doute à exorciser en chacun des amants l'impression de la solitude purement physique mais ne parvient pas à combler les besoins multiples qui sont profondément constitutifs de la personne.

A tort plus qu'à raison une morale ennuyeuse a longtemps proclamé que les plaisirs de la chair étaient un leurre. Schopenhauer prétendait que l'amour lui-même n'était qu'une vaste supercherie imaginée par l'instinct de conservation de l'Espèce, avant tout soucieuse de recruter ses meilleurs géniteurs parmi les amoureux transis. Malgré le zèle des dénonciateurs qui le prennent pour thème, le plaisir physique cherché à deux dans l'accomplissement de l'acte sexuel, n'en reste pas moins une valeur en soi, ne serait-ce que parce qu'il correspond à l'aptitude première de l'individu à se tourner vers le monde objectif pour y chercher satisfaction; la capacité d'être séduit, d'être ému, ne fut-ce que physiquement par autrui témoigne d'une

certaine disponibilité, d'un premier pouvoir d'échapper à l'enroulement fatal de l'égoïsme; car ce qui véritablement a tué Narcisse, c'est l'incapacité morbide de voir ses désirs réfléchis en autrui. Il reste qu'une passion exclusivement inspirée par le corps de l'Autre en tant qu'objet gratifiant est aussi éloignée de l'érotisme que peuvent l'être, de l'amour véritable, ces relations dites platoniques qui prétendent être consommées au plan de l'esprit seul et refusent de s'actualiser par la coïncidence des émotions charnelles.

Appauvri de sa dimension essentielle qui permet de le définir comme communication totalement impliquante entre deux personnes, l'érotisme se tare vite d'obscénité, devient facilement complaisance morbide, perversion ou, au mieux simulacre d'amour; il pose alors l'Autre comme une chose manipulable, qui n'a ni existence ni valeur individuelle, qui n'a de valeur qu'en tant que membre représentatif de l'espèce, un quelconque spécimen du sexe opposé jugé désirable dans son anonymat même et essentiellement identifié à sa fonction de partenaire physiologique.

La publicité et les magazines spécialisés dans l'exploitation de la libido masculine proposent des types de femme-objet n'ayant ainsi d'autre identité que celle de fétiche indispensable aux rites obscurs d'un amour vécu comme une série de réflexes. Projetée à la dimension d'une civilisation tout entière, cette image de la femme-fétiche est fort inquiétante en ceci qu'elle affirme implicitement l'existence d'une sensibilité masculine sommaire, volontiers régressive, inapte à se défaire des phantasmes excitateurs de l'adolescence, sensibilité mâle anesthésiée à tout ce qui n'aurait pas des seins impeccables et un sourire insignifiant nettoyé au pepsodent. Paradoxalement, cet homme impuissant à imaginer un amour qui puisse flatter autre chose que ses prétentions athlétiques, n'aurait d'appétit que pour la femme abstraite couchée sur le papier glacé d'une reproduction en couleur. L'être dépersonnalisé qu'on lui propose est, corrolairement, aussi frigide que lui; et comment trouverait-elle en vérité le temps d'avoir des désirs, si occupée qu'elle est du matin au soir à se rembourrer, à se teindre, à se travestir, à

s'épiler et se désodoriser enfin de la tête aux pieds, bref à se rendre aussi hygiéniquement et facticement désirable que possible ?

C'est précisément parce qu'il procède non seulement de la fascination exercée par le corps, mais par la réalité tout entière de l'autre en tant que *tel* autre, que l'érotisme peut être plus qu'une répétition de gestes conventionnels incitant à l'accouplement et qu'il peut témoigner au contraire de l'infinie diversité des rapports amoureux qui, d'un couple à l'autre, voire d'un jour à l'autre chez un même couple, s'établissent avec une qualité et une intensité variables suivant les lois complexes de l'intersubjectivité.

N'en déplaise à Schopenhauer, l'amour humain n'obéit pas au seul déterminisme animal de la reproduction et c'est dans la mesure où, n'étant pas justement l'aveugle exécuteur des lois de l'espèce mais bien le médiateur entre des *individus*, qu'il n'est pas forcé de suivre le rituel invariable de l'instinct et qu'il peut inventer son langage.

Défini en effet comme un temps fort de la communication amoureuse, l'érotisme est véritablement ce langage clair qui s'élabore dans l'opacité de la chair. Infiniment plus direct et foncièrement simple dans son propos, il tend à échapper à la diachronie des échanges verbaux; parce que dans la **communication charnelle**, le message et la réponse deviennent progressivement synchrones, la caresse étant peu à peu comprise, non plus à la manière d'un signe dans un temps intermédiaire d'interprétation, mais immédiatement, dans l'émotion même qu'elle suscite chez l'Autre qui l'anticipe et l'appelle. La caresse est pressentiment de la caresse et ce pressentiment est déjà en soi interprétation du message amoureux.

Il y a, dans l'expression érotique, coïncidence du dire et du vivre, la caresse d'autrui est un langage non pas d'abord déchiffré et intelligé mais bien, directement, *vécu* par moi. **La sémantique des gestes amoureux ne fait pas que porter le sens, elle le crée, elle suscite et improvise véritablement sa signification dans la chair d'autrui.** Si bien qu'on pourrait écrire: je m'exprime par *ton* corps, par *ton* geste, par ton *être* qui me révèlent

à moi-même *en toi*. Car je connais alors la sensibilité de l'Autre comme *compréhensive* de la mienne.

Le contraire est aussi vrai : en reconnaissant cet autre comme objet de mon désir, je le pose comme un être dont l'existence est absolue, antérieure à la mienne et dont la réalité m'était implicite, un être que depuis plus ou moins longtemps, depuis toujours peut-être (l'amour a la curieuse propriété de rendre hypermnésique) je *préméditais* en quelque sorte dans le crépuscule de mon inconscience. Dès lors que je touche cette réalité, elle me devient nécessaire comme partie de moi : j'ai besoin d'elle pour ne pas cesser d'être. "Je n'ai qu'une vie, mais elle est partagée en deux : j'en ai une part et Tristan a l'autre. Cette part de moi qui est là dehors je l'ai plus chère que mon corps. Je priserais peu celle qui est deçà si delà périssait l'autre."

Il y a une phénoménologie du désir, lequel apparaît déjà en transparence dans la parole échangée. La parole est investie de pouvoir magique; le philtre entre Tristan et Yseut c'est la communication, c'est la vertu de la parole, la loi occulte de la réciprocité enchaînant ces deux êtres *sitôt qu'ils se perçoivent comme attentifs*, c'est-à-dire, au sens strict, comme en attente l'un de l'autre. Et il se produit dès lors un singulier phénomène d'intentionalisation, pourrait-on dire, du langage, qui tend à se charger d'un sens exclusif et inédit, comme s'il n'avait été inventé par la sagesse populaire que pour servir un jour de fluide entre ces deux dialoguants, mis en présence par un hasard historique qu'ils prennent volontiers pour une prédestination. Toute communication amoureuse est créatrice et poétique en ceci qu'elle ré-invente les mots, y compris ceux qu'on jugeait les plus galvaudés mais que le désir fait vibrer d'harmoniques. Cela est si vrai qu'un amour mort ou prouvé illusoire étend comme une ombre sur tout le champ de l'expression elle-même. On pensera souvent : si tu me mentais ou me trahissais rien plus n'aurait de sens; non seulement nos échanges mais le langage lui-même deviendrait suspect, absurde, et tous les mots seraient vidés de leur intention exclusive (c'est-à-dire : *toi*). Et il arrive en effet qu'une déception amoureuse nous laisse

pendant très longtemps incapable de réellement communiquer avec qui que ce soit parce que la perte de l'interlocuteur privilégié équivaut à un désinvestissement brutal de sens et à une dévalorisation absolue du langage.

A sa manière, l'érotisme sera lui aussi re-crédation et re-découverte des gestes millénaires qui constituent le vocabulaire de l'amour. Il ne retient pour seul thème de la communication amoureuse que le désir lui-même et le constat émerveillé de la présence comblante d'autrui; et sur ce thème, d'inventer ses variations multiples. Langage formulé dans l'immédiat de la sensualité, la caresse s'inspire de toutes paroles pour finalement absorber la parole elle-même dans son intimité émouvante: c'est ainsi qu'elle parfait le dialogue dans le tumulte silencieux de la chair.

Improvisé au fil des jours, l'érotisme peut s'appauvrir parce que la fréquentation assidue atténue forcément l'extase de la découverte. Mais il arrive qu'il soit capable de se développer suivant l'évolution du couple et parvienne ainsi dans le temps à traduire et à satisfaire le registre infiniment étendu des besoins de deux êtres. Car la passion révolutionne et transfigure mais l'habitude aussi est comblante et authentiquement révélatrice.

MICHÈLE LALONDE